

TREMBLEMENTS SOCIAUX ET IMAGINAIRES. DE LA PEAU DIGITALE AUX FISSURES NUMÉRIQUES

PHILIPPE JORON
UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY MONTPELLIER 3

Abstract – The study presented here in the form of essay questions our capacity to exceed and/or to bury our condition of "thrown there", and/or to find duplicate zones of navigability, i.e. adaptable, to express the generic malaise which makes us, in the in-between of the wounds and the pleasures supporting our existence. On a methodological level, the use of the "we" wants to be inclusive, modal in the Simmelian sense. It is a line of intellectual action which does not claim in any way the approval. It simply says the "I" in a search of continuity with what is not him, or else the purulent saturation of the knowing subject in the discovery of the object that echoes its interpellations and feeds it.

Keywords: Imaginary, digital culture, communication, otherness, being-together

L'étude présentée ici sous forme d'essai interroge notre capacité à dépasser et/ou enfouir notre condition de "jeté-là", et/ou à trouver des zones de navigabilité dupliques, c'est-à-dire adaptables, pour exprimer le malaise générique qui nous fait, dans l'entre-deux des blessures et des plaisirs mettant en soutien notre existence. Sur un plan méthodologique, l'emploi du "nous" se veut inclusif, modal au sens simmelien. Il est une ligne d'action intellectuelle qui ne réclame en rien l'approbation. Il dit simplement le "je" dans une recherche de continuité avec ce qui n'est pas lui, ou bien la saturation purulente du sujet connaissant dans la découverte de l'objet qui fait écho à ses interpellations et l'alimente.

Nous semblons tous vivre à l'épreuve de notre anéantissement spectral, qu'il soit partiel ou total. Mais en tout point en situation d'invisibilité, souhaitée ou imposée. Perspective d'annihilation qui assure cependant notre survivance. A chacun ses stratégies dans un ensemble rigidifié par un agglomérat de précarités. Au fond, nous savons bien les fragilités de notre "être-là ensemble". Et nous faisons "comme si" nos fractures ou anfractuosités originelles n'étaient pas envisageables, ni même souhaitables dans leur accompagnement. Mais cette belle certitude bricole avec des manques de circonstance cependant comblés par des assurances en état de posture.

Pour autant, c'est le lot de chacun, il convient de ne pas se mettre trop à couvert pour pouvoir découvrir, pour ouvrir la voie du simplement vivre, avec quelques suppléments qui se payent au prix fort. Mais il y a toujours quelques complaisances auto-attribuées, ou distribuées par nos communautés de reconnaissance, une sorte de confort dans l'infortune qui nous pousse à l'autosatisfaction dans le manque d'étayage de notre suffisance.

Et il y a encore un travail de fond: l'exercice acharné de notre hétérogénéité, de notre altérité, de nos différences constituantes et frictionnelles, qui laisse à penser que nous sommes tous censés revenir de très loin, de ces contrées immémoriales de l'existence où tout n'aurait été qu'intimité supposée, en mode survie, avec le monde, les êtres, le milieu cosmique et environnemental. Une intimité frictionnelle, dont le lissage apparent dépendrait de la grosseur des grains qui s'affrontent et des liants mis à disposition. A l'origine: un point de contact intime entre le singulier et la totalité, dans un rapport d'indifférenciation nutritif et pérennisant. Origine que résumerait l'hypothèse d'une situation commune: notre état de continuité principielle, ce lien perdu sans collier ni vêtue de conscience. Et depuis lors, en dépit du processus d'humanisation explorant la conscientisation de l'espèce humaine quant à sa singularité et aux ressources d'une nature exploitable, dans l'invention, l'adaptation et la manipulation d'outils

(matériels et psychiques) affirmant toujours davantage la domination des objets donnés tout autant que construits (nature, monde, autrui) par les impositions d'un corpus d'identifications spécistes et individuelles, un reste d'abîme subsisterait en nous cependant, nous compléterait *a minima* et nous tiendrait encore tous ensemble. Un manque qui nous relierait inconditionnellement, dans une solitude de masse. Nous sommes résolument seuls dans un presque "tous ensemble" pour unique horizon d'existence supportable (Turkle 2015). Un "presque tous ensemble" en effet, parce si nos sociétés et nos vies deviennent de plus en plus liquides (Bauman 2013), elles n'en sont pas moins, constitutivement, gazeuses, faites de liens sociaux en état de détachement, de vaporisation, de fractures satellitaires et orbitales dont les fragments ou les résidus sont assignés à ne point trop s'éloigner de ce qui les maintient à distance. Que se soit collectivement ou individuellement, notre frénésie de surexposition convoque un questionnement généralisé sur le sens donné à nos existences partagées. Nous en sommes là, dans un désespoir de perspectives qui nous raccroche à des passés supposés simples par effet d'aplatissement mémoriel mais aussi et surtout replets d'horreurs et de meurtrissures nourrissants en continu les allants de notre humanité.

Nous avons là, aux côtés du sursis intéressé d'une posture académique convenue s'éreintant à faire bonne figure dans la surenchère de lois et de réglementations tout à la fois disciplinaires et corporatistes, une vision bataillienne du rapport à l'autre, mais encore à soi ainsi qu'à l'ensemble participant à leur constitution, laquelle dresse un constat sans appel de ce à quoi nous ne saurions échapper, si ce n'est par intermittence et automatisme d'emploi: vivre les autres dans l'esseulement, dans la mise en commun de nos dissemblances. Stratégies fatales relevant de "l'incertitude d'exister" (Baudrillard 1987, p. 27).

Cette problématique, loin s'en faut, s'avère être le cœur thermonucléaire ou la chaudière des sciences humaines et sociales. Plusieurs sources d'énergie y président: communication, duplicité, résidu (reste en réserve), situation (placement, marquage, traçage), empiètement (invasion, domination, effacement), incomplétude de l'"Un", ou quête de la perfection du "Non-Un" soit encore du "Deux" transfiguré en un "Un" accouplé à un "Autre" convertible en probabilité (Clastres 1974, pp. 146-151). Marasme socio-anthropologique. Nucléon philosophique.

Il y a là matière à une sociologie des attritions, une altérologie (Joron 2006, pp. 11-17), portant sur les aspérités du social, les pores du réel et les fissures de l'être social.

Dans des notes apparemment sans importance, littéraires ou scientifiques selon l'appréciation qu'on leur donnât après-coup et dont on ne sait vraiment si elles avaient la même couture pour leur auteur, Georges Bataille évoquait la question de la mise en conformité (ou conformation) de la réalité naturelle et sociale, que celle-ci relève de la science (éthique), de la politique (morale), de l'économie (règles), de la sexualité (principes), de la religion (credo), etc. Cette mise en coupe réglée des pensées et des actes aurait été la condition du pouvoir vivre-ensemble et de l'appropriation de tout ce qui n'est pas encore nous. Il comprenait cette problématique, d'une façon lapidaire, comme la mise en vêtue du réel: "il s'agit de donner une redingote à ce qui est" (Bataille 1970b, p. 217). Mais l'habit fait tout autant le moine que celui qui le défroque, parce qu'il n'y a pas d'autre alternative à l'indifférenciation que la dénomination (classification, étiquetage, mise en tiroir ou en placard, *code-barrisation* du monde, des choses et des individus). Il faut montrer du doigt, pointer, flécher, entourer, défricher, relever, séparer, aligner, hiérarchiser, ostraciser. En somme, il ne s'agit rien d'autre ici que d'une "tableauExcelisation" des artefacts de la conscience. Une mise en affichage partagée des univers de l'égo, laquelle se veut réactive aux saillies de ceux d'autrui, de ces autres en état de culture et de nature, concurrentiels.

La réalité est ce qui résulte du traitement idéologique du réel, ce dernier étant ce qui est, sans ornement ou posture modale, avant que ne s'applique sur lui nos "redingotes", nos peaux spéculatives ou comportementales, matérielles ou digitales.

Vie numérique, collaborative, coercitive et autonome. Rien moins qu'un fait social de première importance, conforme aux définitions qu'en donnât Emile Durkheim:

Voilà donc un ordre de faits qui présentent des caractères très spéciaux: ils consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui. Par suite, ils ne sauraient se confondre avec les phénomènes organiques, puisqu'ils consistent en représentations et en actions; ni avec les phénomènes psychiques, lesquels n'ont d'existence que dans la conscience individuelle et par elle. Ils constituent donc une espèce nouvelle et c'est à eux que doit être donnée et réservée la qualification de *sociaux* (Durkheim 1919, p. 8).

Cette vie numérique est d'autant plus socialement inscrite sur les reliefs de ce que l'on ose à peine encore appeler "la vraie vie" qu'elle détermine désormais nos modes d'être, de présentation, de concurrence, de domination, de soumission mais aussi de saturation dans nos ébats de coexistence. Regardons-nous bien, dans un reste de prise directe avec nos vies viscérales, avant que ne soient déclenchés les clichés et les enregistrements sur nos poses imposées par l'alimentation insatiable de nos vies digitales. Nous sommes devenus un amoncellement de selfies. Notre trace est une fosse commune de poses mémorables ou oubliables. Nous sommes désormais subordonnés au remplissage continu de notre entièreté numérique, tout à la fois contraints et déchainés par la digitalisation incrémentale de nos vies quotidiennes, publiques et intimes.

D'aucuns convoquent alors l'esseulement volontaire, lorsque l'ensemble collectif provoque en eux quelques fatigues. Désexistence numérique. Droit à l'effacement des données personnelles, à l'exfiltration d'un soi-même nécrosé par autosacrifice et cannibalisme digitaux.

Il est vrai que nous bénéficions d'un fond culturel et matériel, d'un réservoir de connaissances nous permettant de ne pas avoir à tout recommencer perpétuellement (Schutz 1982; Berger, Luckmann 1989). Ce fond s'impose et nous oblige. Ce qui faisait dire à Auguste Comte que la société est constituée de plus de morts que de vivants. Cela peut sans doute nous peser, mais aussi nous garder de la reproduction d'affolements passés et surtout nous stimuler pour d'autres expérimentations du vivre en commun. Pour autant, l'effort d'apprentissage aux règles qui nous régissent est inversement proportionnel aux rails culturels dont nous bénéficions pour avancer en direction de ce que nous ne saurions avoir délibérément choisi. En ce sens, nos voies numériques sont toutes tracées.

Il existe cependant des postes d'aiguillage non répertoriés, des zones grises d'orientation, une part obscure de situation, un reste de placement, une inscription au tableau noir dont l'honorabilité convenue n'est pas affichable, comme une moto Harley Davidson qui refuserait de ne pas faire du bruit, comme un sacrifice plein de douleurs enracinées dans les rides du plaisir s'étirant jusqu'au déchirement, comme une casserole sans fond qui cherche éperdument son couvercle pour se donner un semblant de contenance, comme un assassin tué par sa victime à laquelle on imposerait le statut de celui qui voulait l'annihiler, comme un sexe qui ne saurait être irrigué sans production et/ou externalisation de fluides hétérogènes. Un ensemble de possibilités, peu avouables mais cependant tenaces.

Bref, il y a quelque chose dans notre vie commune, fatalement imposée avant d'être manipulée par une quelconque volonté individuelle ou collective, un quelque chose qui suinte, s'écoule ou cherche à s'évaporer dans la production de quelques résidus. Il y a là un état qui ne

saurait aller de soi, dans le sens où il semblerait difficilement acceptable, parce qu'il pourrait remettre en cause une recherche d'homogénéité dans nos espaces de frottement existentiel.

Notre vie moderne liquide, telle que l'analyse Zygmunt Bauman, condimentée par des incertitudes constantes, des mobilités tout azimut et des célérités variables, nous offre un horizon de possibles au-delà duquel notre propre effondrement collectif devient réalisable (Bauman 2013). Au creux même de nos petites transactions domestiques et égotiques, cette vie moderne liquide, autrement dénommée postmodernité ou hyperspectacularité (Machado da Silva 2013), rappelle "l'eau dans l'eau" dont parlait Georges Bataille pour signifier ces états de communication véritable, en creux de la marchandisation de l'existence et de la consommation de l'information, dans laquelle nous précipitent la transparence communicationnelle de l'être-ensemble enclin aux vomissements de lui-même dans un trop-plein d'informations dithyrambiques sur son être-là sans aucune autre concurrence que la sienne. Mais en l'espèce il s'agit d'une eau lourde, chargée de limons et de vie résiduelle, de déjections potentiellement productives et de formes diverses de viralité qui stimulent l'existence par à-coups d'anéantissement.

Nos fissures sont innombrables, en réseaux de souffrances extatiques et d'exactions collaboratives. Nous nous infligeons des blessures et douleurs que nous contemplons simultanément ou après coup, et nous les actons au fur et à mesure de notre co-élaboration existentielle dans ce qui constitue notre testament éphémère: l'écheveau caléidoscopique de nos vies mêlées. Ces fissures ne sont ni des fractures ni des coupures produites par des impacts ou des attritions exogènes, venus de notre hors-de-nous. Elles sont au contraire constitutives de notre peau existentielle, qu'elle soit physique ou numérique. Elles sont endogènes, inhérentes à nos tensions internes, lesquelles réagissent aux intempéries de la vie.

Cette vie est loin d'être lisse, et c'est aussi ce qui en fait le sel, le piment et la saveur. Elle reste encore à l'image des montures Harley Davidson auxquelles il a déjà été fait référence. En elles, chevillé à leurs armatures vibratoires et à leurs ébrouements sonores, comme le martelait Brigitte Bardot avec un faux voile de voix râpeux sublimant les scories de l'intonation: "je ne reconnais plus personne". En moto comme dans la vie, lorsqu'on sait déjà que le reste du parcours à mener s'amenuise ou que l'interruption définitive s'invite possiblement à la croisée des chemins, il faut aller à l'essentiel, sans fioriture. Quitte à s'affranchir avec pragmatisme des normes de l'acceptable ou du raisonnable inscrites dans le marbre constitutionnel du vivre ensemble, à la lisière ou aux frondaisons de notre agitation monopoliste voulant imposer ses propres rythmes à ceux du monde.

Cette vie "reste encore" praticable, parce qu'elle est imparfaite. Parce que les menaces diverses de perfection hygiéniste ou eugéniste, la font encore trembler. Terrorisme religieux et politique (Joron 2019, pp. 7-17.), *Vegan order* (Celka 2018), communautarisme racial, populisme collaboratif et dictature de la transparence, Wokisme, *fake* complotiste, duplicité affichée et vérités dissonantes... Tout cela, en négatif, concourt à la révélation d'un élan vital qui nous cheville à l'essentiel: s'essayer encore à être, par surexposition de fissures et de lignes de vie dont le cours pourrait être modifiable au grattoir et à la lame.

Comment dire à peu près mieux, ou en moins pire? "Voyons voir", comme il se dit dans la vraie vie, avec cette touche de scepticisme ou de hauteur critique modelée par l'expérience des humbles ou des "gens de peu" (Sansot 2009). Réemploi dans la vie sociale du terme "Mécanique". La longue course du V-Twin qui tape, qui cogne, qui vous fait oublier momentanément l'huile essentielle permettant d'assurer la viscosité imposée entre des éléments hétérogènes qui ne demandent en rien à se rencontrer (c'est-là le point nodal de la sociologie, d'autres diront de la philosophie, de l'anthropologie, des sciences de l'information et de la communication, du droit constitutionnel ou de la science politique). Mécanique organique

encore. Ensemble incluant des sources d'énergie diverses, mais encore des organes distincts de traitement, des fonctions différenciées d'emploi, des échappements d'élimination résiduelle, éléments qui participent sans exclusive au fonctionnement et donc à la légitimité existentielle de ce pourquoi ces constituants se rencontrent dans l'impact réitéré de leurs densités matérielles et de leurs identités statutaires d'usage.

Tout cela sans amortisseurs dignes de ce nom, sans *silentblocs* à même d'amoinrir les trépidations rageuses des organes moteur, sans la moindre onctuosité dans l'embrayage et la boîte de vitesse, sans souplesse d'emploi envisageable. Pour tenir les rennes, il faut bien se faire une raison: celle du corps-à-corps bestial entre des constituants viscéralement défaits dans la perspective d'une rencontre improbable. C'est là le prix d'une déraison encore pilotable. Rien que du couple, du bruit et des vibrations qui mettent à l'épreuve le boulonnage du pilote à sa machine pour affronter les 80 km/h imposés par une surcharge de mobilité sur les routes et une décroissance sublimée dans l'hégémonie modale d'une nouvelle ère électrique exempte de nutriments nucléaires ou charbonneux.

C'est là un essai politique propulsé par des "gens de beaucoup" sur une survie envisageable dans la suppression idéalisée de condiments polluants. Entraînant le raturage ou l'arrachage d'une page d'histoire, pour un nouveau chapitre à écrire dans un exercice d'autodafé rédempteur. Sans doute est-il envisageable de vivre sans rugosité endémique, sans cognement mécanique, sans longue course des pistons vitaux dans les cylindres, sans absence de frein moteur, sans communauté désespérante de l'entre-soi, puisque tout cela pourrait être compensés par le feutrage de relations sociales en état de clivage. Mais dans ce tableau idyllique, il pourrait aussi manquer quelque chose, râpeux et doux à la fois, faisant les reliefs de l'existence.

Rugosité: vivre collectivement, sans trop de sinuosités dans les chicanes, dans les éléments constitutifs de l'être social, tout en les combinant, tout en les confrontant à l'humeur du moment. Pour ainsi atteindre un état libéré des échappements sociaux. Rugosité que l'on retrouve également dans l'hypostase identitaire de la communauté des *bikers*: le fameux 1%, *graal* des tribus Harley davidiennes¹. Montrer ainsi que l'on est unique, radicalement différent, incomparable voire exceptionnel dans l'outrance. Une singularité imposable à l'ensemble qui se replet de ses innombrables sources d'égo-défécation communicationnelle.

Revenons cependant au nœud primordial de la sociologie qui transcrit le réel, au-delà des vœux tentatives de nomination dirigiste de la réalité, par ses actes d'attention aux objets qu'elle construit nécessairement dans un processus d'élaboration d'elle-même et de ceux qui la servent, s'en réclament ou bien s'en servent.

Ce nœud contient au sens plein du terme, au détour de quelques amarrages et arrimages divers, la relation à l'autre, à l'ensemble et à soi-même. Ce nœud, fait de contraintes et de libertés, est essentiellement politique, économique et communicationnel. Il est tension entre pouvoir et puissance, entre dictat et poésie souveraine. Il est conséquemment idéologique, induisant de fait quelques ressacs égotiques: l'idéologie sert toujours de paravent stratégique (il y a toujours une idée de fond derrière la devanture ou l'étal des apparences) dans l'accomplissement de bénéfices particuliers qui s'activent en se servant du déploiement de bonnes intentions au bénéfice de l'intérêt général.

Et nous restons encore tous ensemble, mais seuls.

Nos îlots d'existence sont désormais soumis à la montée des eaux postmodernes, à l'accroissement de cette vie liquide baumanienne qui nous invite à penser l'incertitude de nos

¹ En 1969 l'administration américaine déclare que seul 1% des *bikers* sont à l'origine des troubles survenus aux USA à cette époque: un modèle pour les divergents.

positionnements respectifs quant à l'entièrement de notre agitation constitutive, transcendant le constat d'une archipellisation (Fourquet 2019) sociale et d'un émiettement existentiel résolument contemporains. En dépit de tout espoir d'affranchissement singulier, non reproductible ou imitable, nous semblons tous estampillés par les mêmes manques qui nous unissent. En dépit de nos possibles volontés de grandeur, d'élévation ou de différenciation, nous sommes encore tous perchés au rez-de-chaussée de ce que nous voudrions être, ou bien au balcon de nos similarités horizontales et parfois dans les caves du deal existentiel dont la visitation nous est imposée par la présence de l'autre et la surcharge de nous-mêmes.

L'être social est en recherche de lui-même dans une confrontation perpétuelle avec son environnement naturel et culturel, quitte à encombrer ce dernier de ses propres décharges, imaginaires ou matérielles (La Rocca 2013; Silva 2018). Rien que dans nos seules sociétés bourgeois-bohèmes, sans ici évoquer celles qui s'essayent à ne point trop périr par défaut d'un nécessaire de survie, toute crise rend compte de cet encombrement de nous-mêmes dont les causes sont immanquablement culturelles ou naturelles, à l'exemple du mouvement des Gilets-jaunes et de celui de la pandémie Covid 19. Nous sommes reliés par la distanciation, par ce qui tend à nous défaire.

La vie numérique, traduite avec raison par Vincenzo Susca (2016) en tant que réseautage d'affinités connectives et "médiatisation de l'existence", montre bien cette quête effrénée de reconnaissance, souvent dérisoire, au demeurant tragique. Nous sommes ici confrontés à ce que nous avons déjà proposé de comprendre en tant que "médiatisation de l'ordinaire" convertible en "selfies de la vie", "sudation du quotidien" (Joron 2011, pp. 53-61), "réel médiatique", "traite médiatique des affects", "sacralisation du quotidien" (Joron 2008, pp. 16-27) ou encore "ordinaire événementiel" (Joron 2014, pp. 182-186), autant d'infractions à la bonne tenue d'une marginalité convenue ou attendue, portées par les coups de boutoir soutenus de l'existence numérique, donnant à voir une certaine "défenestration médiatique" (Joron 2011, pp. 53-61) dans l'agitation toute dépolarisée de l'être numérisant. Tout est résumé en quelque sorte dans cette définition lapidaire de notre condition d'humanité, sans appel, proposée par Georges Bataille: "L'homme est de qui lui manque" (Bataille 1970a, p. 419). L'être humain compense ce vide abyssal de lui-même dans l'excédent et la surcharge résiduelle de ses productions égotiques en état de conquête. L'imaginaire lui sert alors de courroie de survie, et non plus seulement de transmission, lui permettant d'assumer une réalité devenue dystopique dont il a perdu la maîtrise. Il s'accroche à ses excès dont il pense encore qu'ils combleront son avidité à être.

Notre vie sociale est de plus en plus réglementée, codifiée, sous le joug d'une gestion outrancière des humeurs, des affects et des relations interpersonnelles. Tout doit être connaissable, dans une transparence se voulant totale, sous la courbure d'une judiciarisation planante et l'horizon de dénonciations dissymétriques mais cependant confluentes.

L'analyse baudrillardienne des rapports sociaux devenus schizophrènes par surimpression de strates ou couches identificatoires diluant l'un dans le multiple, plaçant chaque individu dans l'arène d'un "écran total" mis en ligne, dans le forum de la consommation des sujets-objets numériques et de l'anthropophagie médiatique, reste ici d'actualité (Baudrillard 1987, pp. 24-25). Hyper-réalité, sur-réel, fake, *polbusting*, vérités ajustables et superposables, transparence, obscénité, étalage des poses Facebook, des "amis" et des "j'aime" éphémères, empreints de duplicité convenue. Tout cela renvoie encore aux désirs de reconnaissance, de surexistence, de survie concurrentielle, de surestimation de soi, dans une surexposition des marges et des centralités périphériques que constituent nos existences réciproques en état de comparaison mutuelle et de surenchère égocentrique. Pour chacun, l'ordinaire devient alors "spectature" (Thoret 1993, pp. 9-10; Joron 2006, pp. 157-173) c'est-

à-dire action sur et dans la représentation monstrueuse d'une altérité constitutive, par mise en reconnaissance d'un soi-même dont la singularité n'aurait de sens et de légitimité que dans le dépliement ou la démultiplication d'une existence limitée. Fissures. Liberté de s'exprimer sous toutes les latitudes du jeté-là. Mais encore déchainement de la contrainte ou de la coercition appliquée à ces autres qui nous font.

Si la série *Black Mirror* (2011-2019) traite de ces questions sous divers angles, selon des variations dystopiques qui montrent l'humeur du présent sur l'embrasement des utopies, le film *Joker* (2019) est quant à lui particulièrement révélateur de cette insurrection de nos désirs de liberté, convertibles en divers façonnages du réel. En devenant *Joker*, le personnage Arthur Fleck accède à un réel sentiment d'existence, alors qu'il transforme dans un même mouvement l'aliénation du social en libération de ses propres humeurs. En termes baudrillardiens, on pourrait dire que *Joker* est l'expression filigranée de "l'autre par lui-même".

Toute relation consiste, dès le début, en une confrontation, un placement front à front, un affrontement, contenant déjà le risque d'une confrontation dont l'exercice pratique peut déboucher (échappement) sur une non-contenance des pensées, des mots et des actes. Un positionnement idéologique courant le risque d'un déplacement éthique. Il y a certes la police des mœurs et le polissage des surfaces psychologiques/collectives permettant de maintenir une certaine fluidité des rapports, un seuil de viscosité acceptable sans lequel les éléments en friction en viendraient à ne plus glisser les uns sur les autres, les uns avec les autres, les uns dans les autres, ou à se cogner en-deçà du supportable.

Tremblement: toute société, toute communauté de destin, s'ingénie de diverses manières, parfois radicales, à réduire les tremblements ou les soubresauts qui lui donnent pourtant son cachet sociétal. Et lorsqu'elle y parvient à peu près, elle les projette dans un avenir sans perspective (Vidal 2018).

Ces tremblements sont à l'épreuve des relations entre le particulier et l'ensemble des singularités auquel le premier terme doit adhérer sous peine (mais ce peut être un choix dicté par des contraintes contextuelles) de basculer dans l'esseulement (Arendt 2005, pp. 125-128).

Si un seul être induit un certain risque, le fait d'être ensemble n'en est pas moins périlleux, tant s'éprouve la nécessité vitale de l'altérité vers de quelconques formes de bienveillance en attente d'exercice dont nul ne sait si elles se réaliseront dans l'esprit souhaité d'une vie commune praticable, honorable selon des dispositions pratiques d'acceptation de nos différences constitutives. En l'espèce, rien n'est jamais acquis, mais rien ne saurait encore nous laisser insulter l'avenir. Il convient d'espérer, encore. Un peu. Mais toujours dans la perspective du sursis. Il nous faut résolument continuer à naviguer dans cette zone grise de l'existence à l'instant, conformément aux craintes et jouissances qui la constituent, même si à l'instar de l'indigène ethnologue (Pierre Clastres), de l'étranger philosophe (Georg Simmel) ou du nomade sociologue (Michel Maffesoli), cela se traduit fatalement par "une sorte de déracinement chronique" (Lévi-Strauss 1955, p. 57).

Il n'est jamais simple de conclure quant à ce qui est en mouvement, de mettre un temps d'arrêt momentané à ce qui se répand, ni moins facile de lâcher la bride à ce qui semble s'imposer inéluctablement. Mais il faut cependant témoigner de l'impensable ayant fait l'hier, supposément maîtrisé, se réalisant cependant au jour le jour du présent, encore et encore, dans une "course à l'échalotte" médiatique, digitale ou suppléant à d'autres inventions notionnelles, que notre humanité par excès, replète de notre humanisme par défaut, instille dans les formes d'apparence de notre réel.

Bionota: Philippe Joron, professeur des Universités en Sociologie, ancien Vice-président de l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, ancien Doyen de la Faculté des Sciences du Sujet et de la Société. Directeur du laboratoire LEIRIS, EA 4584.

Recapito dell'autore : philippe.joron@univ-montp3.fr

Références bibliographiques

- Arendt H. 2005, *Questions de philosophie morale (1965-66)*, in *Responsabilité et jugement*, Payot, Paris.
- Bataille G. 1970a, "Ecrits posthumes 1922-1940", in *Œuvres complètes*, Tome II, Gallimard, Paris.
- Bataille G. 1970b, "Informe", in *Œuvres complètes*, Tome I, Gallimard, Paris.
- Baudrillard J. 1987, *L'autre par lui-même*, Ed. Galilée, Paris.
- Bauman Z. 2013, *La vie liquide*, Librairie Arthème Fayard, Paris.
- Berger P., Luckmann T. 1989, *La construction sociale de la réalité*, Méridiens Klincksieck, Paris.
- Celka M. 2018, *Vegan Order. Des eco-warriors au business de la radicalité*, Arkhê, Paris.
- Clastres P. 1974, *La société contre l'état*, Les Editions de Minuit, Paris.
- Durkheim E. 1919, *Les règles de la méthode sociologique*, Félix Alcan, Paris.
- Fourquet J. 2019, *L'archipel français*, Ed. Seuil, Paris.
- Joron P. (Ed.) 2006, "Altérologie et Communication: du copyright au co-piratage communicationnel de la violence" in *Les Cahiers de l'IRSA* 6, pp. 11-17.
- Joron P. 2006, "Le champ de la fête", in *Réussir sa licence de sociologie*, Stéphane Hampartzoumian, Studyrama, Paris.
- Joron P. 2008, "A sacralização do cotidiano na mídia", in *Contemporanea, Revista de Comunicação e Cultura* 11(2), pp. 16-27.
- Joron P. 2011, "La sudation du quotidien: ou les pores du réel médiatique", in *Sociétés*114(4), pp. 53-61.
- Joron P. 2014, "L'ordinaire événementiel", in *Cahiers Européens de l'Imaginaire* 6, pp. 182-186.
- Joron P. 2019, "Tourisme et terrorisme. Grand Tour et petites mains de la Terreur", in *Sociétés*143, pp. 7-17.
- La Rocca F. 2013, *La ville dans tous ses états*, CNRS Editions, Paris.
- Lévi-Strauss C. 1955, *Tristes tropiques*, Éd. Plon, Paris.
- Machado da Silva J. 2013, *A sociedade midiocre. Passagem ao hiperspectacular*. Sulina, Porto Alegre.
- Sansot P. 2009, *Les gens de peu*, PUF, Paris.
- Schutz A. 1982, *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Méridiens Klincksieck, Paris.
- Silva B. 2018, *O radicalmente outro nas cidades*, EDUFBA, Salvador.
- Susca V. 2016, *Les Affinités collectives. Sociologie de la culture numérique*, Les Editions du Cerf, Paris.
- Thoret Y. 1993, *La théâtralité. Etude freudienne*, Dunod, Paris.
- Turkle S. 2015, *Seuls ensemble. De plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines*, L'échappée, Paris.
- Vidal B. 2018, *Survivalisme*, Arkhê, Paris.

Series

Black Mirror, 2011-2019, C. Brooker, UK.

Films

Joker, 2019, T. Philips, USA.